
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCVI • 2018

ACTES DU CONGRÈS
DE TRÉGUIER

Arnaud YBERT

L'architecture de la cathédrale
Saint-Tugdual de Tréguier

TRÉGUIER ET SON PAYS - LA JUSTICE EN BRETAGNE
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES
PATRIMOINE DE TRÉGUIER ET SON PAYS

L'architecture de la cathédrale Saint-Tugdual de Tréguier

À Claude Raffray (1948-2013), qui veille
à jamais sur la cathédrale de Tréguier

Sise au centre de la cité de Tréguier, la cathédrale en est depuis huit siècles le point d'orgue et l'articulation. C'est entre ces murs qu'aboutissaient les pèlerins venus se recueillir devant la sépulture d'Yves Hélor¹, le long de son flanc sud que se tenaient les foires² et c'est au sud, encore, que se déroula en 1903 la bataille dite de la statue de Renan³. Le républicain, ami de la sagesse, vouait une grande admiration à la cathédrale qu'il décrivait comme un paradoxe architectural, un fol essai des hommes des temps anciens d'atteindre un impossible idéal⁴.

La beauté de l'édifice ne saurait cependant en dissimuler les dimensions plutôt modestes : 70 mètres en œuvre depuis le mur occidental de la nef jusqu'au fond de la chapelle axiale, 25 mètres de l'extrémité d'un collatéral à l'autre et à peine plus de 40 mètres pour l'étendue du transept. La voûte culmine à 19 mètres de haut, ce qui est une nouvelle fois fort peu comparé à nombre de cathédrales gothiques qui lui sont contemporaines.

Quant à ses lignes architecturales (fig. 1) – un long vaisseau à trois niveaux d'élévation cantonné de bas-côtés simples que divise en deux parties presque égales un transept saillant s'achevant par une abside à pans coupés ceinte d'un déambulatoire –, leur homogénéité apparente dissimule dans les faits une histoire constructive résultant de multiples campagnes de travaux que trahissent, çà et là, quelques détails. À l'érection de la nef au cours des XIII^e et XIV^e siècles en au moins huit phases, succède celle du chevet dans le dernier tiers du XIV^e siècle. La documentation s'étoffant pour la fin du

1. MINOIS, Georges, « Culte des saints et vie religieuse dans le diocèse de Tréguier au XV^e siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. 87/1, 1980, p. 21.

2. Voir dans ce volume la contribution de Julien Bachelier.

3. BALCOU, Jean, « L'Église et l'État », dans Jean BALCOU, Georges PROVOST et Yvon TRANVOUEZ (dir.), *Les Bretons et la Séparation : 1795-2005*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 134.

4. RENAN, Ernest, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, p. 7.

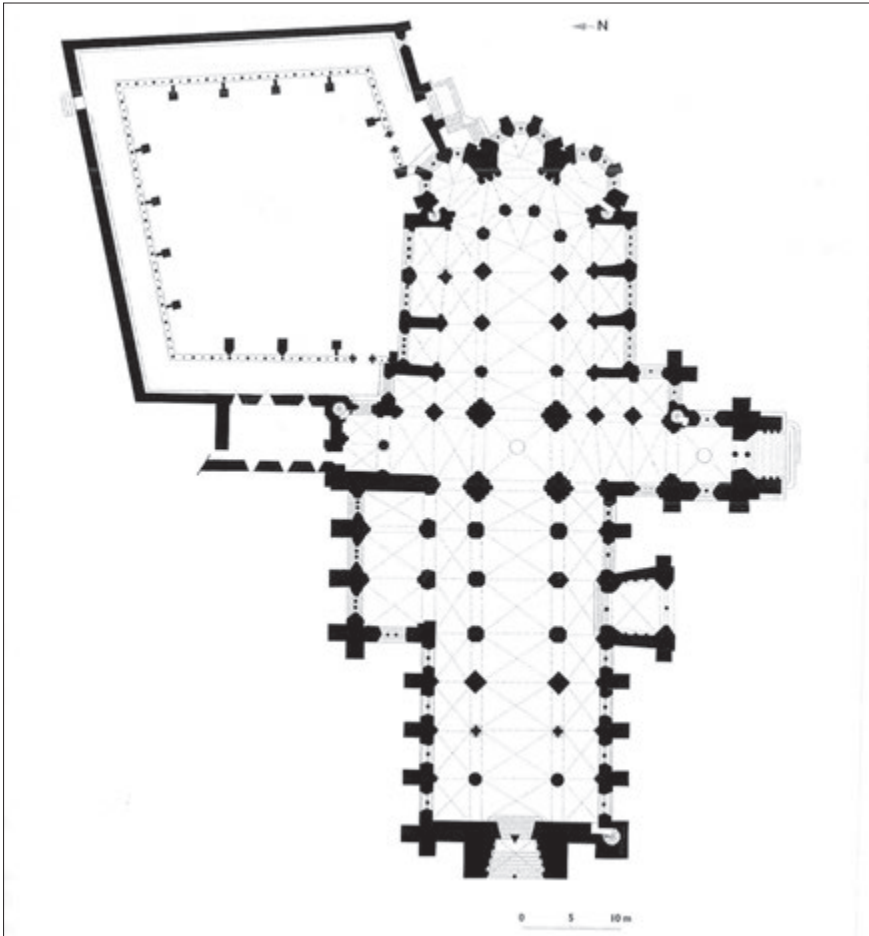


Figure 1 – Tréguier, cathédrale, plan (tiré de BONNET, Philippe, RIOULT, Jean-Jacques, *Bretagne gothique : l'architecture religieuse*, Paris, Picard, 2010, p. 447)

Moyen Âge, le transept semble, de prime abord, la partie la plus récente et la mieux connue de l'édifice : achèvement en 1432⁵ de la tour dite des cloches couronnant le bras sud, construction du porche d'entrée entre 1430 et 1434⁶, apposition des armes

5. DROGUET, Alain, « les comptes de la fabrique de Tréguier (1480-1542) », *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Barral i Altet, Xavier (dir.), Rennes, Université de Haute Bretagne, 1983, p. 209. GALLET, Yves, « Tréguier, cathédrale Saint-Tugdual », dans *Congrès archéologique de France, Côtes-d'Armor*, Paris, Société française d'archéologie, 2017, p. 268

6. *Id.*, *ibid.*, p. 268.

ducales sur les voûtes du bras nord avant 1433⁷. Sa structure est, en réalité, plus complexe qu'il n'y paraît et la présence à son extrémité de la tour dite Hastings, l'une des constructions romanes les plus intéressantes de Bretagne, n'arrange rien à l'affaire.

Plus que des précisions chronologiques que les nombreuses publications dont l'édifice a été l'objet depuis vingt ans ont déjà données, cette contribution a pour propos d'insister sur quelques aspects des interactions, au cours de son histoire, de la cathédrale avec son environnement urbain ou religieux et d'attirer l'attention sur un certain nombre de traces et détails de maçonnerie dont certains inédits. La plupart d'entre eux ne seront interprétés avec certitude qu'à la lumière d'une étude archéologique et archéométrique générale de l'édifice d'une autre ampleur que ce travail.

Pour plus de commodité, nous présenterons les différents vaisseaux suivant leur ordre de réalisation renvoyant le lecteur au plan publié avec cet article (fig. 1).

La première cathédrale de Tréguier

Les origines de l'évêché demeurent assez obscures faute de documents nombreux conservés. Il y a tout lieu de penser que la fondation du siège remonte au plus tôt au x^e siècle⁸ et pourrait même être repoussée aux années 1020⁹, époque où des sources fiables citent nommément des évêques. Le siège a-t-il été précédé d'une abbaye ? Les indices toponymiques, souvent avancés, ne paraissent pas concluants à André-Yves Bourges¹⁰. En l'absence de toute investigation du sous-sol, la question reste en suspens. Nous ignorons donc les contraintes topographiques et de continuité du culte qu'ont pu faire peser sur l'édifice actuel celui ou ceux qui l'ont éventuellement précédé.

La tour Hastings

La plus ancienne partie de la cathédrale se situe à l'extrémité septentrionale du transept (fig. 1, 2 et 3). Il s'agit d'une tour de plan rectangulaire de deux travées de long pour une de large nommée couramment « tour Hastings » à cause d'une inscription qui y était encore lisible à l'époque moderne mentionnant un certain Hasteing¹¹. La structure s'élève sur quatre niveaux – tous, si ce n'est le dernier, puissamment articulés par des arcatures, lesquelles tiennent lieu de formerets dans les deux premiers niveaux voûtés d'arêtes (fig. 4 et 5).

7. *Id.*, *ibid.*, p. 269.

8. Voir, dans ce volume, la contribution de Julien Bachelier.

9. Voir, dans ce volume, la contribution d'André-Yves Bourges.

10. *Id.* *ibid.*

11. LE GRAND, Albert, *Les vies des saints de la Bretagne Armorique*, 1634, 5^e éd. par Alexandre-Marie THOMAS, Jean-Marie ABGRALL, Paul PEYRON, Quimper, J. Salaün, 1901, p. 675.



Figure 2 – Tréguier, cathédrale, vue des faces nord et ouest de la tour Hastings (cl. A. Ybert)



Figure 3 – Tréguier, cathédrale, élévation sud de la tour Hastings et bras nord du transept (TILLET, Louise-Marie, *Bretagne romane*, [Saint-Léger-Vauban], Zodiaque, 1982)



Figure 4 – Tréguier, cathédrale, murs oriental et septentrional du premier niveau de la tour Hastings (cl. A. Ybert)



Figure 5 – Tréguier, cathédrale, salle médiane de la tour Hastings vue vers l'ouest (cl. A. Ybert)



Figure 6a – Tréguier, cathédrale, entrée de salle médiane de la tour Hastings (cl. A. Ybert)

Le niveau inférieur est largement ouvert vers les vaisseaux actuels. Il se compose au sud de deux grandes arcades à triple rouleaux retombant sur un pilier cantonné central (fig. 3). Les faces orientales et septentrionales ouvrent respectivement vers le cloître, érigé au milieu du xv^e siècle, et vers l'actuelle sacristie dont les assises inférieures sont certainement plus anciennes que leurs fenestrages constitués, vers la galerie ouest, de remplages aux motifs flamboyants le laissent supposer¹² (fig. 1). L'adjonction de ces parties a imposé de ménager des portes dans les parties basses de la tour et de boucher des baies (fig. 4).

À l'ouest, une fenêtre a été très certainement obturée par la construction d'une chapelle ouvrant sur le bas-côté nord de la nef. L'angle nord-est a par ailleurs été tronqué par la cage d'escalier permettant d'accéder au niveau supérieur (fig. 4).

La tour ouvre au premier vers une salle coiffant la sacristie au nord. On accède, un peu plus haut, à une salle médiane occupant le deuxième niveau. La porte donnant sur l'escalier a imposé de bûcher un arc torique d'encadrement d'une baie. La face orientale est éclairée par une fenêtre dont le remplage en Y était d'un emploi courant dans l'ouest de la France au xiii^e siècle (fig. 6a et 6b). Des claveaux du doubleau



Figure 6b – Tréguier, cathédrale, salle médiane de la tour Hastings vue de la baie orientale (cl. A. Ybert)

12. La sacristie aurait été commandée par l'évêque Jean de Ploec, ce qui situe sa construction ou sa réfection avant 1453. CHARDIN, Paul, « Recueil de peintures et sculptures héraldiques. Cathédrale de Tréguier », *Bulletin Monumental*, 1886, p. 484.



Figure 6c – Tréguier, cathédrale, salle médiane de la tour Hastings face sud-est (cl. A. Ybert)



Figure 6d – Tréguier, cathédrale, salle médiane de la tour Hastings face sud-ouest (cl. A. Ybert)



Figure 6e – Tréguier, cathédrale, salle médiane de la tour Hastings face nord-ouest (cl. A. Ybert)



Figure 7 – Tréguier, cathédrale, troisième niveau de la tour Hastings face nord (cl. A. Ybert)

séparant la voûte en deux travées carrés ont dû, de même, être remplacés à la fin de l'époque médiévale (fig. 5).

La face sud est percée en deux endroits. A l'est, un passage communique avec le transept actuel (fig. 6c). Son ouverture a entraîné le bûchement d'un support. À l'ouest, on peut observer une baie bouchée sans décor (fig. 6d). Elle est en regard, sur la face nord d'une autre baie bouchée beaucoup large (fig. 6e). Les murs sont animés par de puissants arcs retombant des pilastres doubles (fig. 5). Le décor du troisième niveau est de même inspiration quoique plus sobre : des arcatures, simples ou géminées, scandent les murs mais le bandeau qui ceint les sommiers dans les niveaux inférieurs disparaît ici. Les parois présentent différentes baies bouchées, notamment sur la face nord, de diverses factures et non alignées (fig. 7).

Chaque parement est percé d'une fenêtre à double rouleaux en plein cintre reçus par des colonnettes (fig. 2 et 3).

Le quatrième niveau n'est plus accessible. L'escalier à voûte hélicoïdale qui le desservait est aujourd'hui détruit et la porte d'accès donne dans le vide (fig. 8 et 9). Un simple plancher séparait les deux niveaux supérieurs comme l'indique le retrait dans le mur ménagé pour recevoir des solives. Chaque parement de la tour est percé à ce niveau de deux baies. Celles situées à l'ouest ont été visiblement reprises à la fin du Moyen Âge. On trouve, au nord comme à l'ouest, deux fenêtres à doubles rouleaux semblables à celles rencontrées au niveau inférieur. Leur partie centrale est toutefois subdivisée ici en deux étroites ouvertures encadrant une colonnette (fig. 2 et 9). Deux baies, dont une bouchée, ouvrent également vers la face sud.



Figure 8 – Tréguier, cathédrale, tour Hastings partie terminale de l'escalier (cl. A. Ybert)



Figure 9 – Tréguier, cathédrale, niveau supérieur de la tour Hastings angle nord est (cl. A. Ybert)



Figure 10 – Tréguier, cathédrale, détail des baies de la face nord (cl. A. Ybert)

Cette distribution en niveaux n'est perceptible, sur les parements externes, que par les amortissements successifs en talus qui rythment l'élévation et c'est plutôt la disposition face par face qui retient ici l'attention (fig. 2). Les parements occidental et oriental ainsi que le pan est de la face nord présentent des baies alignées sur leurs deux niveaux supérieurs. Ces fenêtres sont flanquées de colonnettes, leurs chapiteaux à décor géométrique reçoivent des arcs en plein cintre à double rouleaux entourés d'un cordon (fig. 2). La composition s'élargit au dernier niveau, comme il est fréquent à l'époque romane. La travée occidentale du parement nord possède également des baies superposées mais non alignées avec les précédentes et de facture plus simple (fig. 10).

Le parement sud, qui ouvre sur les hauts vaisseaux de la cathédrale, est fort différent. À la grande arcade à triple rouleaux, ci-avant mentionnée, succède un niveau d'arcatures aveugles, puis un vaste mur nu ponctué d'une baie sous la voûte dont la physionomie semble résulter de la synthèse des fenêtres des troisième et quatrième niveaux (fig. 3). Contrairement à ses homologues, elle est centrée et se situe, aujourd'hui, sous la voûte du bras nord. Les deux dernières ouvertures se trouvent à hauteur des combles du transept.

Les décalages entre baies, les dissemblances des élévations, le fait que des fenêtres ouvrent vers l'intérieur du vaisseau gothique invitent à s'interroger sur la chronologie de la réalisation de cette tour ainsi que sur sa fonction et sur sa disposition première dans l'édifice roman.

Une chronologie mal assurée

Aucun texte ne permet à ce jour de dater la construction de la tour Hastings. Anne Autissier rapproche, dans la publication de sa thèse de doctorat, les chapiteaux et bases du premier niveau décorés de motifs géométriques, de compositions végétales, d'entrelacs et de personnages stylisés traités en méplat, de créations réalisées à la fin du ^x^e siècle ou au début du siècle suivant¹³ (fig. 3, 4 et 11). La fourchette proposée, au demeurant relativement large, doit en outre prendre en compte le fait que l'aspect actuel de la tour est le résultat de plusieurs campagnes de construction. Outre les réfections de la fin du Moyen Âge ayant touché les parties basses – création de portes couvertes de gâbles flamboyants, raccordement des murs nord et est par un parement biais dissimulant la vis d'escalier, adaptation à ce nouveau pan de la voûte d'arêtes – (fig. 3 et 4) et hautes – reconstruction des baies occidentales du quatrième niveau, reprise du doubleau du deuxième niveau et modification des paliers de l'escalier, on peut distinguer plusieurs états romans (fig. 2 et 5).



Figure 11 – Tréguier, cathédrale, supports sud-est du premier niveau de la tour Hastings (cl. A. Ybert)

Au sud, notamment, la fenêtre bouchée dans la partie occidentale du deuxième niveau n'apparaît pas côté transept (fig. 3 et 6d). Des trois rouleaux formant les grandes arcades du premier niveau, l'externe retombe, tant à l'ouest qu'à l'est, sur des sommiers enchâssés dans les maçonneries gothiques et situés plus haut que l'abaque du pilier cantonné (fig. 3).

13. AUTISSIER Anne, *La sculpture romane en Bretagne, ^x^e-^{xii}^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 336 – 339.

La souche de l'escalier, carrée dans ses parties basses, devient circulaire à partir du second niveau. À l'intérieur de la vis, aux marches raccordées à un noyau central¹⁴ et aux assises appareillées à joints fins et aux faces levées avec l'aide d'outils à lame droite, succède un berceau hélicoïdal serpentant le long de parements dont les assises ont été appareillées plus sommairement (fig. 8).

Baies non alignées, ouvertures qui ne correspondent pas de part et d'autre des parements, escalier modifié, tout indique qu'il y a eu au moins deux phases de construction de la tour Hastings. En l'absence d'une chronologie relative dûment établie, il semble difficile d'user de comparaisons stylistiques pour déterminer le début des travaux.

Emplacement originel de la tour Hastings

En tout état de cause, la conservation dans l'œuvre gothique de ce vestige de l'ancien édifice ne laisse pas de surprendre. Il se situe aujourd'hui à la jonction de la cathédrale, de la sacristie et de son cloître (fig. 1).

Des traces de solin de toiture sur la face nord de la tour, visibles depuis la salle haute de l'actuelle sacristie, montrent que, dès avant le xv^e siècle, elle était enserrée dans l'ensemble cathédral (fig. 12).



Figure 12 – Tréguier, cathédrale, vue de la face nord de la tour Hastings depuis la salle située au-dessus de la sacristie (cl. A. Ybert)

14. Ce système d'embranchement n'apparaît qu'au cours du xii^e siècle, certainement dans la seconde moitié. Il manque sur cette question une étude venant compléter celle réalisée par Éliane Vergnolle pour le xi^e siècle : VERGNOLLE, Éliane, « Passages muraux et escaliers, premières expériences dans l'architecture du xi^e siècle », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1989, vol. 32, n° 25, p. 43-60. On pourra néanmoins consulter, HARTMANN-VIRNICH, Andréas, « L'escalier en vis voûté et la construction romane : exemples rhodaniens », *Bulletin monumental*, 154/2, 1996, p. 113-128 ; *Id.*, « La vis de Saint-Gilles », dans *Congrès archéologique de France*, 151^e session 1999, Paris, Société française d'archéologie, 2000, p. 193-199 ; YBERT, Arnaud, « Les escaliers hélicoïdaux de la façade », M^{re} Pascal DELANNOY (dir.), Jean-Paul DEREMBLE, Brigitte LAINÉ et Michaël WYSS (dir. scientifique), Roland LACHARPAGNE (coord.), *Saint-Denis : dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg-Paris, La Nuée Bleue/Place des Victoires, coll. « La grâce d'une cathédrale », p. 65-69.

On distingue en effet un premier versant descendant depuis l'est vers le centre du mur où il rejoint les vestiges d'un toit en bâtière. Cette disposition prouve que deux bâtiments mitoyens venaient s'accoler à la tour Hastings et que leur destruction est antérieure à l'érection de l'actuelle sacristie et du cloître. Elle date donc au plus tard du milieu du xv^e siècle et il y a tout lieu, eu égard aux différences de maçonneries présentes dans la galerie occidentale, de penser que les soubassements de la sacristie sont plus anciens que le cloître, même si le layage des blocs semble gothique. Quoiqu'il en soit, il convient de retenir que la tour Hastings devait déjà se trouver en contact de différents bâtiments conventuels avant l'ouverture du chantier du bras nord du transept. Ses niveaux supérieurs devaient jouer un certain rôle dans la vie liturgique du chapitre, puisque le deuxième était relié aux élévations du vaisseau¹⁵ par un passage et que, par ailleurs, les restes, certes ténus, d'un décor à faux joints à proximité traduisent le soin apporté à l'apparence de cette partie de la cathédrale qui, dès lors, ne devait pas se limiter à un simple local de service (fig. 6c).

Cette double fonction de la tour Hastings à la fois écrin de la liturgie et espace de communication entre différentes espaces de l'ensemble cathédral peut expliquer son maintien¹⁶.

Côté sud, la conservation du départ d'un arc orienté nord-sud, retombant sur le support sud-est de la tour et aujourd'hui noyé dans les maçonneries de la chapelle orientée du bras nord, laisse envisager que la tour Hastings se situait à l'extrémité du transept de la cathédrale romane (fig. 11). Ce dernier devait être relativement bas puisque la baie placée aujourd'hui juste en dessous de la voûte d'ogives devait émerger au-dessus du toit de la cathédrale romane. De fait, les traces scarifiant l'épiderme de la tour correspondent certainement à un ancien solin de toiture (fig. 3).

Comme l'ont déjà souligné de nombreux auteurs¹⁷, le bras nord et, par extension, le transept tout entier devaient, dès l'époque romane, être fort débordants, ce qui laisse augurer que la cathédrale elle-même possédait des dimensions imposantes, comme l'accréditent également quelques vestiges conservés dans la nef.

15. CORNON, Raymond, « La cathédrale de Tréguier », *Congrès archéologique de France, Côtes-du-Nord*, Paris, Société française d'archéologie, 1949, p. 106, mentionne qu'un orgue était appuyé contre le mur de la tour Hastings jusqu'en 1665, avant d'être déplacé au fond de la nef. Le passage ménagé dans le niveau médian desservait-il la tribune à l'époque médiévale ?

16. La tour Hastings étant mitoyenne de nombreux bâtiments, il était impossible de la détruire sans les modifier, voire les reconstruire.

17. CORNON, Raymond, « La cathédrale de Tréguier... », art. cit., p. 112 ; GALLET, Yves, « Tréguier, cathédrale Saint-Tugdual... », art. cit., p. 255.

La nef gothique

Le chantier gothique de la cathédrale de Tréguier débute par la reconstruction de la nef. Celle-ci se compose de trois vaisseaux de sept travées voûtées de manière quadripartite (fig. 1). L'élévation est constituée de trois niveaux : des grandes arcades reçoivent un triforium aveugle dont elles sont séparées par une frise végétale habitée. Les fenêtres hautes, à la naissance desquelles s'étend une coursière, ponctuent l'élévation. Une triple colonnette monte depuis les chapiteaux des piles pour recevoir les nervures et scande le vaisseau central, lui imprimant une certaine verticalité (fig. 13). La plastique des bas-côtés est plus sobre. Sur le mur nu, régulièrement percé d'enfeus et de baies, saillent à chaque travée des supports qui semblent bien esseulés au milieu de la maçonnerie (fig. 14). Une chapelle, côté nord, dite du duc Jean V a été ajoutée entraînant, à son niveau, la création d'accès depuis le collatéral (fig. 1 et 15).

Derrière cette apparente uniformité se cachent, en réalité, des différences significatives entre travées qui résultent d'une histoire constructive particulièrement heurtée. La forme des piles évolue sensiblement d'ouest en est, parfois d'une travée à l'autre, et il arrive même que les supports au nord et au sud ne correspondent pas (fig. 1, 13 et 14). La frise feuillagée est constituée de deux grands types de décors selon que les éléments apparaissent en creux ou en relief (fig. 13). Les arcatures du triforium suivent également trois types distincts : le premier, majoritaire au sud, est constitué de quatre arcs trilobés enfermés dans un cadre et retombant sur des supports s'achevant par des colonnettes engagées de section semi-circulaire. Entre ces éléments, s'intercalent des chapiteaux feuillagés à l'abaque lui-même circulaire. Le tout est porté par des bases polygonales. Le deuxième type, majoritaire au nord, apparaît comme un modèle simplifié du précédent dépourvu de ses éléments décoratifs : la physionomie générale est conservée mais chapiteaux, colonnettes engagées et bases disparaissent. On trouve, enfin, dans les deux travées orientales du côté nord, des arcatures en calcaire, reposant sur des supports trilobés reçus sur des bases saillantes et décorés de chapiteaux au feuillage naturaliste cloqué (fig. 13). L'espace des fenêtres hautes semble plus homogène.

À la diversité du décor et de la modénature répond celle des matériaux et des appareils. On a utilisé des tufs et des schistes tuffacés proximaux dans les bas-côtés pour façonner des blocs de moyen appareil dans les trois premières travées et des moellons dans les suivantes. Ce matériau a servi également pour les écoinçons des grandes arcades des deux premières travées occidentales ainsi que pour une bonne part des assises inférieures du mur de façade. Dans les parties hautes, ainsi que dans les travées orientales, domine l'usage du granite¹⁸. Du calcaire a été aussi

18. L'identification des principaux matériaux a été réalisée par CHAURIS, Louis, « Un écrin pour un tombeau ou la pierre dans la cathédrale de Tréguier », dans Jean-Christophe CASSARD et Georges PROVOST (dir.), *Saint Yves et les Bretons, culte, images, mémoire (1303-2003)*, Brest-Rennes, Centre de recherche bretonne et celtique/Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 91-110.



Figure 13 – Tréguier, cathédrale, vue générale de la nef depuis la tribune d'orgues (cl. A. Ybert)



Figure 14 – Tréguier, cathédrale, bas-côté sud de la nef depuis l'est (cl. A. Ybert)



Figure 15 – Tréguier, cathédrale, première travée de la chapelle dite du duc depuis le nord (cl. A. Ybert)

massivement importé pour les frises feuillagées, pour la première travée côté sud, pour le massif de façade, les deux travées nord-est du triforium et, de manière disséminée, sporadiquement pour différents éléments de modénature. Ces variations constituent autant d'indices nécessaires à l'écriture de l'histoire de l'édifice.

Chronologie de la construction de la nef

Les raisonnements de nature archéologique et stylistique supplantent en effet ici les quelques mentions historiques dont aucune n'est véritablement déterminante.

En 1330, trois commissaires apostoliques se rendent à Tréguier pour instruire le procès en canonisation de saint Yves¹⁹. Ils y entendent une centaine de témoins qui ont fréquenté Yves Hélor. Le vingtième-huitième auditionné soutient que ce dernier s'est rendu dans la forêt de Fréau, propriété du seigneur de Rostrenen, afin d'y couper du bois destiné à l'église²⁰. S'agissait-il de bois d'œuvre pour la construction de la cathédrale ? Le récit s'étoffe avant les années 1450²¹ car est érigé alors le portail du côté sud de la façade de la cathédrale de Nantes où l'on voit la représentation de miracles par lesquels saint Yves multiplie les fûts et allonge des poutres de la nouvelle charpente de la cathédrale²². Le récit qu'en livre au xvii^e siècle Albert Le Grand laisse supposer que ces épisodes hagiographiques ont été façonnés à partir de ce vingtième-huitième témoignage. Se fondant sur ces récits, de nombreux auteurs ont considéré que saint Yves avait surveillé des travaux de restauration ou de reconstruction de la cathédrale de Tréguier au cours des années 1290²³. Un *obit* mentionne que Richard du Perrier a lancé en 1339 la nouvelle construction²⁴.

19. CASSARD, Jean-Christophe, « Les devenir de saint Yves au Moyen Âge », dans CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint Yves et les Bretons...*, op. cit., p. 9.

20. LE GUILLOU, Jean-Paul, *Saint Yves. Ceux qui l'ont connu témoignent. Ceux qu'il a guéris racontent*, traduction française de l'enquête qui fut faite, à Tréguier sur « la vie, les mœurs et les miracles d'Yves Hélor de Kermartin », en vue de sa canonisation, version électronique, http://www.fonds-saintyves.fr/spip.php?page=pdfjs&id_document=680, p. 35.

21. GUILLOUËT, Jean-Marie, « L'iconographie de saint Yves et la politique dynastique des Montfort à la fin du Moyen Âge », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 107/1, 2000, p. 24.

22. Les premières vies de saint Yves apparaissent postérieurement au portail de Nantes. Ses concepteurs ont donc dû s'appuyer sur des récits hagiographiques aujourd'hui perdus ou sur une tradition orale, CASSARD, Jean-Christophe, « Les devenir de saint Yves... », art. cit., p. 16 et 17.

23. BONNET, Philippe, RIOULT, Jean-Jacques, *Bretagne gothique : l'architecture religieuse*, Paris, Picard, 2010, p. 445 ; CORNON, Raymond, « La cathédrale... », art. cit., p. 104. Le vingt-huitième témoin du procès de canonisation d'Yves Hélor ne précise pas l'emploi qui compte faire Yves du bois qu'il est parti couper pour l'église de Tréguier. La forêt de Fréau se situant à environ 75 kilomètres de l'évêché, on peut simplement supposer que le bois en question n'est pas d'usage courant. En ne se fondant que sur la postérité hagiographique du témoignage, il n'est pas incongru d'avancer que le saint recherche du bois d'œuvre. Ce raisonnement ne peut prétendre, en revanche, s'appuyer sur des documents de la fiabilité de ceux du procès.

24. COUFFON, René, « Un catalogue des évêques de Tréguier rédigé au xv^e siècle », *Bulletin et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 61, 1929, p. 54.

En 1342, le pape accorde des indulgences aux pèlerins venant se recueillir sur le tombeau de saint Yves qui se trouve dans la cathédrale. La chronique de Richard de Lescot rapporte qu'en 1345, les troupes anglaises ont détruit une partie de la cathédrale²⁵ mais ont épargné la tombe de saint Yves. Canonisé en 1347, le saint voit ses reliques mises à l'abri puis leur translation solennelle a lieu en 1349 dans l'édifice²⁶. La guerre de Succession faisant rage dans le Trégor entre 1341 et 1364, le contexte historique n'est, de toute façon, pas favorable à une grande entreprise édilitaire durant cette période²⁷.

Reconnaissant que les parties occidentales de la nef sont les plus anciennes, la plupart des historiens les attribuent à la fin du XIII^e siècle²⁸. Les avis divergent ensuite et l'on retient soit la date de 1339, soit de 1364 pour le reste de la construction, voire pour les vaisseaux dans leur intégralité²⁹. Certains textes méritent d'être traités avec circonspection. Il en est ainsi de la chronique de Richard de Lescot, dans la mesure où elle a été rédigée à l'abbaye Saint-Denis près de Paris, que le rédacteur anonyme du texte concerné l'a rédigé peu après 1390 et que, par ailleurs, l'ensemble du manuscrit semble avoir été composé dans un milieu proche de la monarchie capétienne, enclin à amplifier les exactions anglaises. On comprendrait mal, en outre, comment saint Yves aurait pu être très solennellement inhumé dans un édifice détruit à peine quatre ans plus tôt. Tréguier accueillant, du reste, une cathédrale au moins depuis le XI^e siècle mais ses vaisseaux ayant été à de nombreuses reprises modifiés ou même reconstruits, il est toujours difficile de faire correspondre une mention textuelle de l'édifice à une enveloppe architecturale précise.

Comme l'a fait remarquer Yves Gallet³⁰, le lancement du chantier dans la deuxième moitié du XIV^e siècle entraîne un télescopage de la chronologie entre l'érection de la nef et celle du chevet. Le second succède en effet à la première et est achevé avant 1404, date de la mort d'Hugues, le dernier des trois évêques dont les armes figurent sur la voûte du haut vaisseau³¹. Un tel resserrement dans le temps de la quasi-totalité du chantier de construction aurait dû entraîner une certaine homogénéité des parties entre elles, or il n'en n'est rien. Cela invite à envisager que les vaisseaux occidentaux et

25. *Id.*, *ibid.*, p. 55.

26. *Id.*, *ibid.*, p. 55.

27. Avis exprimé, par exemple, par LEBOULC'H, Anne-Claude, « La nef de l'ancienne cathédrale de Tréguier et la formation d'une architecture régionale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2002, t. 109/2, p. 36.

28. Citons René Couffon, Raymond Cornon ou Anne-Claude Le Boulc'h.

29. Pour la date de 1339, citons BONNET, Philippe, RIOULT, Jean-Jacques, *Bretagne gothique...*, *op. cit.*, p. 445.

30. GALLET, Yves, « La cathédrale de Tréguier au temps de saint Yves », dans Jean-Christophe CASSARD et Georges PROVOST (dir.), *Saint Yves et les Bretons...*, *op. cit.*, p. 82 ; GALLET, Yves, « Tréguier, cathédrale... » art. cit., p. 272.

31. *Id.*, « La cathédrale de Tréguier au temps... » art. cit., p. 79.

orientaux relèvent de deux projets différents espacées dans le temps. Il apparaîtrait dès lors des plus étonnant qu'au moins huit phases distinctes aient pu marquer l'érection de la nef, ce qui est le signe d'un chantier ponctué de revirements, de changements d'hommes mais que, par ailleurs, la construction de tout l'édifice, transept excepté, se soit effectuée en à peine 40 ans.

Devant cet apparent paradoxe, il convient d'établir une chronologie relative des vaisseaux avant de leur attribuer une date et finalement un contexte historique de réalisation.

Le mur gouttereau est constitué, à hauteur du triforium, de tufs ou de schistes tuffacés débités en moellons grossiers sur lesquels reposent des assises en granite qui occupent tout l'étage des fenêtres hautes³² (fig. 16 et 21). Régulièrement et continûment disposées, ces dernières sont flanquées de deux alignements de trous de boulins. Il y a donc tout lieu de penser que le troisième niveau d'élévation a été réalisé en en une seule campagne. La situation est plus compliquée pour les deux étages inférieurs. Un ordre de construction peut être proposé en portant attention à des détails de nature architecturale, stylistique, archéologique et lithique.

On constate ainsi un usage massif de calcaire dans la première travée occidentale côté sud, qui a servi pour la construction des assises supérieures du mur du bas-côté, pour les nervures de la voûte d'ogives, pour la grande arcade puis pour l'intérieur des tourelles (fig. 17 et 18) flanquant la façade. Ce matériau se raréfie très fortement dans le reste de la nef (fig. 13). Les murs des bas-côtés sont montés à l'aide de pierres de moyen appareil, levées au taillant droit et séparées par des joints plutôt fins et réguliers. Leur succèdent des moellons irréguliers dans les travées orientales (fig. 19). Les ogives des bas-côtés, décorées d'un tore à listel, s'adaptent mal à leurs tas de charge d'un profil plus plastique où deux gorges se surajoutent au tore et dégagent comme des ailerons (fig. 19). Cela laisse augurer une campagne tardive de voûtement des collatéraux. Signalons toutefois que les ogives en calcaire des deux premières travées du bas-côté sud, dotées d'un simple tore en amande, sont reçues sans heurt sur leur support (fig. 17). Cette partie de l'édifice a été visiblement réalisée lors d'une campagne précoce. Les ogives retombent également harmonieusement sur les piles orientales des quatrième et sixième travées au sud, alors que la jonction est difficile voire maladroite du côté du mur du bas-côté, ce qui témoigne de son antériorité sur les supports en regard (fig. 19).

Peu de traits stylistiques dans la nef sont aisément datables mais les culots des premières travées du bas-côté sud présentent un naturalisme tempéré. Tout comme les chapiteaux qui les surmontent, ils sont d'un emploi assez courant vers le milieu

32. Le fond du triforium est dissimulé par un enduit grossier de ciment dans lequel sont tracés des faux joints. La structure du mur n'est donc observable que depuis les combles des bas-côtés.



Figure 16 – Tréguier, cathédrale, revers du triforium de la nef observé depuis l'entrée occidentale du comble sud (cl. A. Ybert)



Figure 17 – Tréguier, cathédrale, angle ouest du bas-côté sud de la nef (cl. A. Ybert)

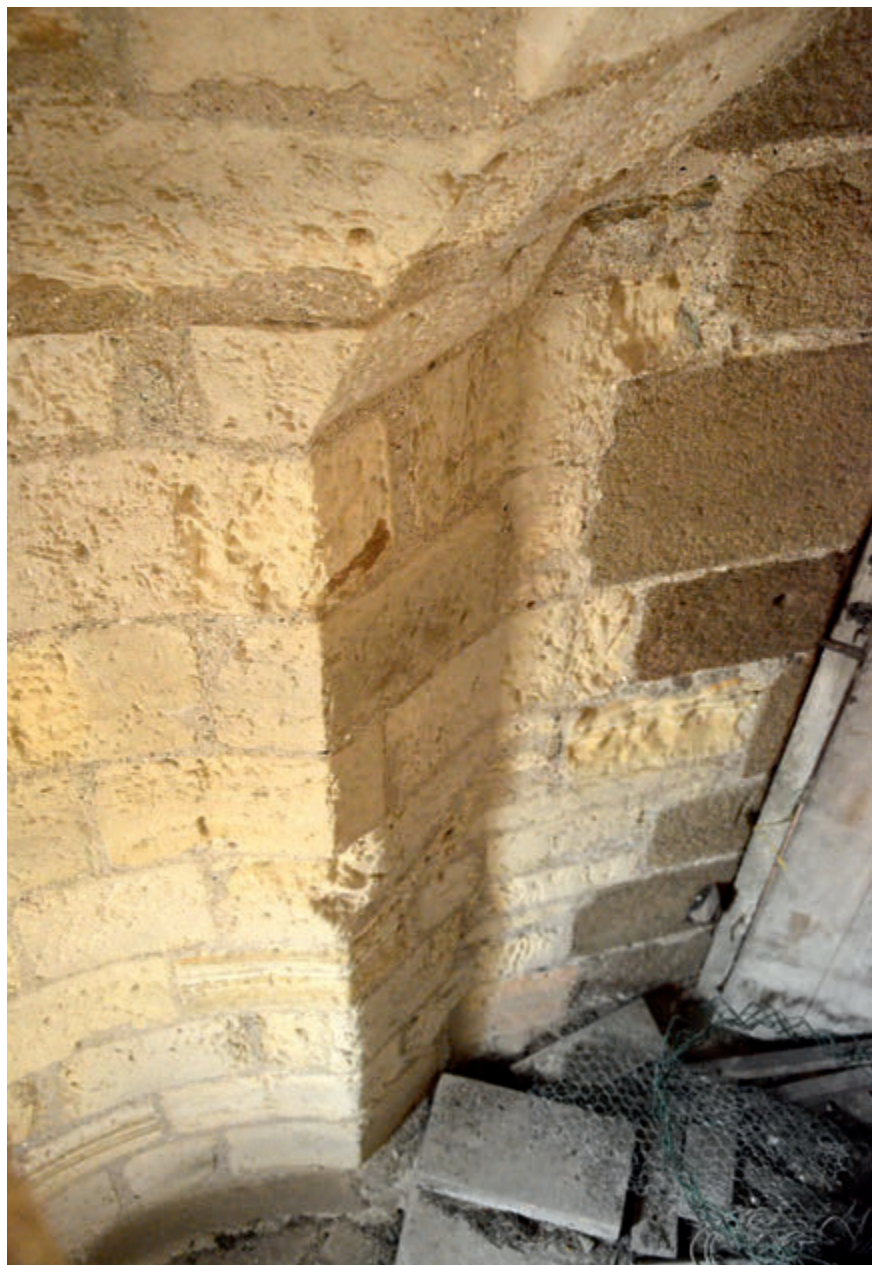


Figure 18 – Tréguier, cathédrale, escalier sud de la façade occidentale, entrée de la coursière du troisième niveau (cl. A. Ybert)



Figure 19 – Tréguier, cathédrale, vue de la troisième travée du bas-côté sud de la nef (cl. A. Ybert)



Figure 20 – Tréguier, cathédrale, partie septentrionale du revers de la façade occidentale (cl. A. Ybert)



Figure 21 – Tréguier, cathédrale, mur gouttereau des trois premières travées de la nef côté sud (cl. A. Ybert)

du XIII^e siècle³³ (fig. 17 et 20). Les supports du revers de façade s’amortissent sur des culots à nid d’hirondelles, trait que l’on retrouve dans les édifices régionaux au cours des années 1280-1300³⁴ (fig. 20). Les baies hautes sont ornées de remplages compatibles avec une création vers 1340³⁵ (fig. 21).

Fort de tous ces indices, Yves Gallet a proposé un ordre de déroulement qui, dans ses grandes lignes, est le suivant³⁶.

Dans une première phase, vers le milieu du XIII^e siècle, fut érigé le mur enveloppe des bas-côtés dans les deux premières travées de la nef avec l’amorce de la troisième et de la tourelle d’escalier située au sud-ouest, même si quelques décalages d’assise invitent à penser que celle-ci pourrait être antérieure³⁷. Une façade en calcaire fut également lancée. Il en reste l’intérieur des tourelles d’angles flanquant aujourd’hui la

33. GALLET, Yves, « La cathédrale de Tréguier » art. cit., p. 83.

34. *Id.*, « Tréguier, la cathédrale... », art. cit., p. 272.

35. *Id.*, *ibid.*, p. 273.

36. *Id.*, *ibid.*, p. 256-263.

37. *Id.*, « La cathédrale de Tréguier », art. cit., p. 81.

maîtresse-vitre occidentale³⁸. On dressa ensuite sûrement les deux piles rondes de la travée occidentale (phase 2) puis l'on poursuivit le mur du collatéral nord. On érigea les piles quadrilobées de la deuxième travée occidentale (phase 3), on compléta aussi les rouleaux en calcaire des grandes arcades des deux premières travées du côté sud, lesquelles reposent contre le revers de façade sur trois colonnes engagées, reçues elles-mêmes par des consoles en nid d'hirondelle datables des années 1280-1300 (phase 4)³⁹. On voûta aussi les deux premières travées du bas-côté sud. L'on planta ensuite les piles de la troisième travée (phase 5). Dans une sixième phase, on peut inclure le mur périmétrique côté sud depuis la troisième travée jusqu'à la croisée et la cinquième pile sud. Les travaux dans les parties basses de la nef s'achèvent par les piles orientales manquantes et leurs grandes arcades ainsi que par le voûtement des bas-côtés à l'exception des deux travées sud-ouest (phase 7).

Il est, par ailleurs, envisageable que le côté sud du revers de façade puisse être antérieur à la grande reconstruction gothique comme pourrait l'indiquer la présence incongrue d'une portion d'arc aux claveaux irréguliers, lequel semble coupé par le mur du collatéral sud. Les assises supérieures de ce dernier paraissent, en outre, bien appareillées avec le culot et le tas de charge marquant l'angle sud-ouest de la nef alors qu'un coup de sabre sépare la retombée des nervures et le mur occidental (fig. 17). Dans la cage d'escalier enfin, un autre arc d'aspect sommaire est pris dans les assises. Ces disjonctions plaident en tout cas en faveur d'une telle hypothèse.

Les deux premières travées du mur du collatéral nord sont ornées de culots en calcaire semblables à ceux présents au sud, mais les tas de charge qu'ils supportent sont façonnés dans un granite et suivent les formes que l'on voit apparaître avec la phase 5, c'est-à-dire l'érection des piles de la troisième travée (fig. 20). Cette partition se retrouve à l'extérieur : les assises basses se composent de tufs bien appareillés tandis que les supérieures sont façonnées dans des schistes tuffacés plus sommairement agencés⁴⁰. Les piédroits granitiques des baies semblent avoir été par ailleurs insérés dans un mur préexistant (fig. 22). Il apparaît, par conséquent, qu'un certain laps de temps sépare la réalisation des assises basses des hautes à ce niveau. La dissemblance entre les grandes arcades à double rouleaux chanfreinés en granite côté nord et celles à multiples rouleaux en calcaire côté sud, alors que les supports se répondent symétriquement, s'expliquerait alors simplement.

La chronologie restituée des travaux invite à un certain nombre de remarques.

38. YBERT, Arnaud, « De l'usage du polythisme dans l'architecture gothique de Bretagne : l'exemple de la nef de la cathédrale de Tréguier », *Patrimoine religieux en Bretagne, valorisation, création, histoire*, colloque organisé à Quimper du 27 au 29 octobre 2014, actes à paraître.

39. Les quatre premières phases semblent appartenir à un même projet que l'on situe, compte tenu du style, dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

40. CHAURIS, Louis, « Un écrin pour un... », art. cit., p. 97.

De quelques aspects du premier projet de nef gothique

Avant la nef gothique

Il est à signaler en premier lieu que si les premières assises de la façade et de la tour d'escalier qui la dessert ont précédé l'érection de la cathédrale gothique, cela signifie que de l'édifice qui s'élevait avant le milieu du XIII^e siècle, il demeure des éléments des extrémités nord-est et sud-ouest (fig. 1). La cathédrale aurait donc atteint très tôt ses dimensions actuelles, à l'exception peut-être du chevet. Il s'agissait donc, à son époque, de l'une des plus grandes constructions de Bretagne. Le premier projet gothique n'était pas moins ambitieux.

Caractéristiques architecturales du premier projet de reconstruction

L'importance des vestiges conservés datant de la seconde moitié du XIII^e siècle permettent d'esquisser l'esprit présidant aux premières phases de construction de la cathédrale de Tréguier.

Il se caractérise par l'emploi massif de roches allochtones comme le calcaire (fig. 14, 17 et 18). Compte tenu du coût très prohibitif au Moyen Âge des matériaux pondéreux⁴¹, les constructeurs ont recours le plus souvent aux ressources géologiques locales et seuls les chantiers prestigieux font un usage, la plupart du temps parcimonieux et très circonstancié, de pierres lointaines. Le calcaire sert ainsi généralement à façonner les organes architecturaux pour lesquels la finesse de son grain et sa facilité de mise en forme le rendent mieux adapté que les ressources proximales. On le retrouve dans des éléments de modénature : nervures, remplages ou chapiteaux comme on peut le constater à l'abbaye de Beauport⁴² ou à la cathédrale de Dol-de-Bretagne⁴³. Les parties supérieures des murs étaient prévues ici en calcaire alors que l'on aurait pu très bien les construire en schiste comme on le fit au nord par la suite. Cela témoigne de l'ambition du projet initial et cela le rapproche de

41. LEGUAY Jean-Pierre, « L'approvisionnement des chantiers bretons en matériaux de construction aux XIV^e et XV^e siècles », dans Paul BENOIT et Odette CHAPELOT (dir.), *Pierre et métal dans le bâtiment au Moyen-Âge*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1985, p. 27-79 ; MINOIS, Georges, « Origine et transport des matériaux pour le cloître et le clocher de la cathédrale de Tréguier au XV^e siècle », dans *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne...*, op. cit., p. 235-236.

42. GALLET, Yves, « Lire la pierre comme un marqueur spatial et fonctionnel : l'exemple de l'abbaye de Beauport (Côtes-d'Armor) au XIII^e siècle », dans GALLET, Yves (éd.), *Ex quadris lapidibus, la pierre et sa mise en œuvre dans l'art médiéval*. Mélanges d'histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle, Turnhout, Brepols, 2011, p. 203-220 ; TECHER, Pascale, « Le dépôt lapidaire de l'abbaye Notre-Dame-de-Beauport, une invitation à la relecture de cinq siècles d'architecture », dans Delphine HANQUIEZ (dir.), *Regards sur les dépôts lapidaires de la France du Nord*, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales (CRAHM), 2011, p. 37-51.

43. LE BOULC'H, Anne-Claude, *La cathédrale de Dol*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 105.

celui de la nef de la cathédrale Saint-Paul-Aurélien de Saint-Pol-de-Léon qui lui est contemporain⁴⁴.

Outre les parties basses des deux premières travées, il reste de ce projet l'intérieur des tourelles d'angle de la façade également façonnées en calcaire⁴⁵ tout comme les paliers d'accès au clair-étage dont elles sont solidaires. On peut dès lors affirmer que, dès le milieu du XIII^e siècle, les grandes lignes de l'élévation de la nef étaient déjà fixées alors que les parties supérieures ne seront effectivement réalisées que près d'un siècle plus tard (fig. 18). Seul l'élancement des fenêtres hautes aurait pu être modifié alors. Le plan et notamment la largeur et la longueur des travées a été également arrêté à ce moment-là (fig. 1). Les campagnes suivantes s'y sont conformées en modifiant simplement matériaux et modénature. Outre son caractère pionnier et fondateur, cette première phase était marquée par une esthétique propre reposant sur l'alternance binaire des pierres, de leur texture et de leur coloris assez proche de l'*early english* ou du *decorated style* mais exempte de son exubérance décorative⁴⁶. C'est au monde anglo-normand que se réfèrent encore la construction d'une coursière, la multiplication des rouleaux des grandes arcades, les chapiteaux à taillor rond des bas-côtés et ceux à corbeille lisse du vaisseau central.

Les tourelles d'escalier en calcaire, la cage d'escalier hors œuvre et son passage permettent de restituer une première façade de type écran fréquente en Poitou et en Saintonge ou en Angleterre, comme à la cathédrale de Rochester. Son centre était occupé par un porche relativement modeste en lieu et place de l'actuel qui a été très remanié vers le milieu du XIV^e siècle puis au cours du siècle suivant⁴⁷. Ce parti s'éloigne très nettement des grandes compositions harmoniques capétiennes avec leurs deux tours et leurs portails ornés de vastes cycles iconographiques pensés pour accueillir les fidèles.

Il est vrai que la façade de Tréguier ne servait pas d'entrée principale dans la cathédrale. La rue Colvestre n'est pas dans l'axe de celle-ci et fait un coude avant d'y déboucher. Elle n'offre donc aucune perspective monumentale sur la cathédrale. L'époque de création de cette rue n'est certes pas facile à déterminer mais la plus vieille maison que l'on y rencontre date de la fin du XIV^e siècle et rien n'indique

44. YBERT, Arnaud, « L'usage du polylithisme... », art. cit., à paraître. ; TECHER, Pascale, « Saint-Pol-de-Léon, cathédrale, les campagnes des XIII^e et XIV^e siècles », dans *Congrès archéologique de France, Finistère*, Paris, Société française d'archéologie, 2007, p. 325-331.

45. YBERT, Arnaud, « L'usage du polylithisme... », art. cit., à paraître. Nous expliquons dans cet article à paraître pourquoi l'intérieur de ces tourelles doit être associé aux premières phases de construction de la nef.

46. Tuf/calcaire, tuf/granite, calcaire/granite.

47. Les parties supérieures ont été reprises en même temps qu'étaient construites les fenêtres hautes de la nef. Le mur occidental du porche a été construit en granite et harpé difficilement avec le mur en retour. Les bases datent certainement de la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle, comme l'ont avancé BONNET, Philippe, RIOULT, Jean-Jacques, « Bretagne gothique... », *op. cit.*, p. 452.

qu'elle en fut la première⁴⁸. Il semble donc que dès l'époque médiévale cette entrée ouest n'ait été que secondaire et que les fonctions d'accueil aient été déportées vers la place du Martray située au sud⁴⁹.

Quelle fut l'ampleur exacte de cette première phase ? Si les vestiges conservés se situent tous dans les travées occidentales, on ne peut affirmer qu'elle ne fut pas poursuivie plus à l'est avant d'être modifiée ou reprise totalement. La logique du chantier est ensuite complexe à comprendre⁵⁰ jusqu'à la vaste reconstruction des parties hautes vers le milieu du XIV^e siècle, travaux que l'on peut mettre en rapport avec les quelques mentions textuelles déjà présentées : lancement d'un nouvel œuvre par l'évêque Richard du Perrier et canonisation de saint Yves.

L'adaptation de la cathédrale au culte de saint Yves

Comme le montrent les indices archéologiques : régularité des assises, cohérence du système d'échaffaudement, homogénéité des matériaux et des formes, le troisième niveau de l'élévation a été élevé en une seule campagne vers 1340. Avant cela, les parties basses de la cathédrale durent donc être protégées par une toiture provisoire dont les bouchements de très grande dimension présents dans chaque travée à la naissance du triforium pourraient être les anciens points d'arrimage (fig. 13).

Si l'on ajoute que le profil des tas de charge des bas-côtés, apparus avec la phase 5, est assez différent du couvrement finalement appliqué en phase 7, on aurait tendance à placer cette dernière étape de construction des parties basses relativement rapprochée du lancement des hautes, soit vers 1330. C'est durant cette période qu'il faut placer l'érection du porche du peuple dont les maçonneries sont collées à celles de la cinquième travée du collatéral sud. Les gargouilles des arcs-boutants sont en revanche orientées de manière à ne pas déverser les eaux pluviales sur le porche⁵¹. On peut donc en conclure que sa construction n'était pas prévue au moment du lancement de la phase 6 mais que sa présence était actée lors de la réalisation de la phase 8. Il a donc lui-même été construit vers 1330-1340.

L'ampleur des travaux réalisés dans la cathédrale de Tréguier peu avant le milieu du XIV^e siècle pouvait donc justifier qu'ils soient qualifiés de nouvel œuvre comme en témoigne l'*obit* de Richard du Perrier⁵². Ils se déroulent au moment du procès puis de

48. LELOUP Daniel, « La maison de Jean V : l'énigme d'un hôtel de Tréguier », *ArMen*, n° 57, 1994, p. 42-49.

49. Voir les contributions de Julien Bachelier, Judith Tanguy-Schröer et Guillaume Lécueillier dans le présent volume.

50. L'espace du triforium en particulier.

51. GALLET, YVES, « La cathédrale de Tréguier »..., art. cit., p. 87.

52. *Id.*, *ibid.*, p. 86-87.

la canonisation de saint Yves dont le culte était déjà extrêmement vivace⁵³. Aussi est-il tentant de penser que ces dernières campagnes ont été stimulées par la perspective de la translation de 1349 et que, par ailleurs, l'édifice a été adapté à l'accueil d'un vaste pèlerinage, tout comme la ville⁵⁴. Ainsi, le percement de la rue Neuve, ancienne rue Saint-Yves, qui vient perturber des îlots préexistants, serait à mettre en relation avec la construction du porche du peuple lequel est situé dans son prolongement et ouvre vers la cinquième travée, la plus large de la nef, en face du tombeau du saint⁵⁵ (fig. 1).

La chapelle Jean V et le tombeau de saint Yves

Le tombeau de saint Yves, achevé en 1890⁵⁶, qui se substitue à celui détruit en 1793 par le bataillon d'Etampes, est placé dans la sixième travée du bas-côté nord à l'emplacement de vestiges encore visibles en 1885⁵⁷. À cet endroit, une chapelle triple est intercalée entre les trois dernières travées de la nef et le bras nord du transept. Elle a été érigée entre 1442 et 1451⁵⁸ (fig. 15) et le corps de Jean V y a été placé après que les chanoines de Tréguier eurent réussi à faire valoir leur droit auprès du chapitre cathédral de Nantes. Dès 1420, le duc, alors retenu prisonnier par le camp Penthièvre, avait fait le vœu que s'il recouvrait la liberté, il donnerait son poids en argent pour la réalisation d'un tombeau pour saint Yves et se ferait inhumer à ses côtés⁵⁹.

La chapelle, relativement vaste, est scandée par des faisceaux de colonnettes montant de fond et recevant des voûtes quadripartites (fig. 2, 15 et 23). Sur sa face méridionale, on distingue encore aisément les traces des anciennes baies qui éclairaient

53. CASSARD, Jean-Christophe, « Les devenirs de saint Yves... », art. cit., p. 9. Lorsque les commissaires apostoliques entrent en 1330 dans la cathédrale, ils dénombrent presque 120 bateaux votifs suspendus à la voûte au-dessus du tombeau du saint.

54. Les travaux de Georges Minois ont montré qu'au xv^e siècle, les offrandes déposées dans les troncs dédiés à saint Yves constituaient l'essentiel des ressources de la fabrique. L'auteur estime que 24 000 pèlerins se rendaient annuellement à Tréguier à l'occasion des quatre fêtes prévues pour cela. MINOIS, Georges, « Culte des saints... », art. cit., p. 19.

55. Voir la contribution de Julien Bachelier dans le présent volume.

56. BRUNEL, Christian, « La réédification du tombeau de saint Yves : l'histoire au service de l'Église », dans CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint Yves et les Bretons...*, op. cit., p. 122.

57. Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, carton 081/022/0058, Rapport de la commission des monuments historiques de 1885. Un cantique rédigé en 1884 parle de la pierre rouge indigne d'un si grand saint sous laquelle repose Yves. À en croire Paul Chardin, cette pierre se situait de son temps au seuil de la chapelle du duc, CHARDIN, Paul, « Recueil de peintures et... », art. cit., p. 303 ; BRUNEL, Christian, « La réédification du tombeau... », art. cit., p. 113.

58. DROGUET, Alain, « Les comptes de la fabrique... », art. cit., p. 209.

59. Le tombeau en place en 1330 n'était qu'une simple dalle tumulaire sur laquelle l'effigie du saint était gravée, LE GUILLOU, Jean-Paul, *Saint Yves. Ceux qui l'on connu, témoignent...* op. cit., p. 10. La volonté d'honorer le tombeau du saint semble antérieure à l'attentat. GUILLOUËT, Jean-Marie, « L'iconographie de saint Yves... », art. cit., p. 38.

le bas-côté (fig. 15). La corniche du collatéral, visible encore à l'extérieur dans les trois premières travées, se retrouve ici sous la voûte. L'entrée est marquée par des supports polygonaux recevant des arcs chanfreinés. Ils sont maladroitement liés avec les colonnettes quand ils n'en sont pas séparés par un coup de sabre (fig. 15). Ils ont été, par ailleurs et de manière évidente, insérés dans la maçonnerie de moellons qui constituait l'ancien mur périmétrique.

Ajoutons à cela qu'un étrange contrefort épaula seulement la partie basse du mur occidental en son milieu. Il y a tout lieu de penser que les diverses anomalies rencontrées dans l'édicule indiquent l'existence d'une chapelle construite au même emplacement avant celle de Jean V. Son érection a précédé celle du bras nord du transept achevé avant 1433 car ce dernier ne possède aucune fenêtre basse sur son élévation occidentale. Il y avait donc là un obstacle.

Les supports polygonaux, les arcs qu'ils soutiennent, leurs chapiteaux à corbeille en cavet rappellent les formes usitées dans le vaisseau central durant les phases 6 et 7 (fig. 15).

À quoi pouvait donc servir cette prime construction élevée certainement durant les années 1330-1340 ? Serait-ce la chapelle mentionnée dans la bulle de canonisation prononcée par Clément VI dans laquelle la dépouille d'Yves Helory aurait été transférée, comme l'avance prudemment Yves Gallet⁶⁰ ?

En ce cas, le tombeau du saint aurait pu se trouver à cette date en vis-à-vis direct du porche du peuple, prolongeant ainsi, jusqu'à l'extrémité nord de la cathédrale, l'axe tracé par la rue Neuve. En tout état de cause, l'organisation de la nef avait été pensée, dès le milieu du XIV^e siècle, pour accueillir de vastes pèlerinages alors que, séparé par un jubé, le chapitre se réservait le chevet.

L'érection des parties orientales gothiques

La construction du chevet

La construction du chœur architectural débutait quelques années plus tard pour s'achever avant 1404. S'adaptant aux grandes lignes fixées dès le début du chantier gothique, ce dernier se compose de trois vaisseaux. Les parties droites possèdent trois travées débouchant sur une abside à pans coupés, entourée d'un déambulatoire, lui-même polygonal, ouvrant sur trois chapelles rayonnantes (fig. 1). Chaque travée du collatéral donne au sud sur une chapelle, tandis que l'on n'en trouve qu'une double et une simple au nord. La transition entre le transept et le chevet se fait par l'intermédiaire de chapelles orientées. Deux sont connectées au bras sud. Il n'y en a qu'une au nord.

60. GALLET, Yves, « Tréguier, cathédrale... », art. cit., p. 270-271.

Les grandes lignes et proportions de l'élévation sont celles fixées dans la nef : des grandes arcades à multiples rouleaux reçoivent un triforium à arcatures trilobées et sont couronnées par des fenêtres hautes, au pied desquelles se développe une coursière. Deux balustrades ajourées de trilobes ou de quadrilobes viennent souligner les niveaux supérieurs. Les formes en sont reprises dans les remplages des baies de l'hémicycle auxquelles s'ajoute une traverse. Les parties droites montrent des compositions plus ambitieuses, caractéristiques de l'art rayonnant tardif. Le vaisseau central est scandé par des triplets de colonnettes montant depuis les chapiteaux à corbeille lisse des grandes arcades jusqu'à la naissance des voûtes quadripartites (fig. 24, 25 et 26). Le polylithisme, les décalages, les remplois de la nef cèdent ici la place à une construction régulière en granite insulaire d'assises continues auxquelles sont bien appareillées les colonnettes montant de fond⁶¹. Aussi l'impression dominante est que le chevet a été érigé d'un seul jet. Des décalages dans les chapelles polygonales des fûts des supports, de part et d'autre d'une bague médiane, permettent d'envisager qu'une première campagne s'est concentrée sur le soubassement. Celle-ci aurait donné par conséquent à cette partie de la cathédrale les contours de son plan. Une seconde campagne a réglé les détails de l'élévation⁶².



Figure 22 – Tréguier, cathédrale, trois premières travées occidentales de la nef côté nord (cl. A. Ybert)

61. CHAURIS, Louis, « Un écrin pour un tombeau... », art. cit., p. 97-98.

62. GALLET, Yves, « Tréguier, cathédrale... », art. cit., p. 265.



Figure 23 – Tréguier, cathédrale, vue générale de la chapelle du duc Jean V (cl. A. Ybert)



Figure 24 – Tréguier, cathédrale, élévation sud des travées droites du chevet (cl. A. Ybert)



Figure 25 – Tréguier, cathédrale, peintures murales de la voûte du chœur (cl. A. Ybert)



Figure 26 – Tréguier, cathédrale, Xavier Le Flem (sacristain de la cathédrale de Tréguier) se préparant à entonner le *Veni Creator* depuis la claire-voie du chevet (cl. A. Ybert)

Le décor héraldique fournissant un *terminus ante quem* solide, des considérations d'ordre stylistique peuvent être développées sur ces bases. Outre la fidélité à la tradition anglo-normande, les détails des formes et de la modénature sont parfois des copies littérales d'édifices plus anciens. Les trois pans coupés se retrouvent à la cathédrale de Quimper vers la fin du XIII^e siècle⁶³, Les piles losangiques aux chapiteaux à puissant abaque et à corbeille lisse se retrouvent à la même période à la cathédrale d'Exeter ou dans le sanctuaire de la cathédrale de Winchester⁶⁴. Le décor du triforium est quant à lui fort semblable à celui de la nef de Notre-Dame de Guingamp⁶⁵ et à celui du chœur de Notre-Dame de Lamballe⁶⁶. Seuls les remplages des baies trahissent la fin du XIV^e siècle. Un tel conservatisme ne peut être dépourvu de signification. Reste à le découvrir !

Les usages liés au culte de saint Yves devaient être fermement établis au moment de l'ouverture du chantier, car la présence dans la cathédrale d'insignes reliques, d'un pèlerinage et la forte déclivité du terrain auraient invité à la construction d'une crypte. Certes, ce genre d'espace était tombé depuis longtemps en désuétude mais certaines sont néanmoins construites ou rénovées à l'époque gothique. Cette forme architecturale, attestée essentiellement dans des édifices de fondation très ancienne, aurait servi les ambitions du siège qui avait pour inquiétude en cette fin de Moyen Age d'affirmer sa haute antiquité⁶⁷. Il n'en fut rien et, au lieu de cela, on érigea un puissant soubassement qui est une œuvre en lui-même.

Les inventaires du trésor et les comptes de la fabrique donnent une idée de l'étendue du trésor d'orfèvrerie et de tissus précieux aujourd'hui disparus. Depuis le vol du contretable du maître-autel il y a une trentaine d'années, la luxuriance du décor n'est perceptible qu'à travers les peintures murales, fort restaurées, qui ornent la voûte et par les stalles sises en dessous⁶⁸. Les premières relèvent de l'initiative

63. *Id.*, « Le chantier de construction à l'époque gothique », dans M^{fr} Jean-Marie LE VERT (dir.) ; Philippe BONNET (dir. scientifique) ; Yann CELTON, Jean-Paul LARVOL (COORD.), *Quimper, la grâce d'une cathédrale*, Strasbourg, Éditions de la Nuée Bleue 2013, p. 65-94.

64. JANSEN, Virginia, « The Design and building Sequence of the eastern Area of Exeter Cathedral, c. 1270-1310 : a qualified Study », dans Francis KELLY (dir.), *Medieval Art and Architecture at Exeter Cathedral*, London, British archaeological Association, 1991, p. 35-56 ; MONCKTON, Linda, « Orthodoxy, Religion, and Architecture in the early sixteenth Century : the Patronage of Bishop Fox at Winchester Cathedral », dans *Architecture, Liturgy and Identity : Liber Amicorum Paul Crossley*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 73-74.

65. Le triforium de la nef de la collégiale de Guingamp a été réalisé dans le troisième quart du XIV^e siècle, GALLET, YVES, « Guingamp, église Notre-Dame », dans *Congrès archéologique de France, Côtes-d'Armor...*, *op. cit.*, p. 239-240.

66. Le chantier du chevet de Lamballe est à placer vers 1340, *Id.*, « L'église Notre-Dame », dans *Congrès archéologique de France, Côtes-d'Armor...*, *op. cit.*, p. 189.

67. Voir dans ce volume la contribution de Julien Bachelier.

68. Parmi les objets connus, citons ceux donnés par Adrien d'Amboise soit « quatre calices, une croix et un bénitier en argent doré, huit draps de damas blanc avec parements d'or, deux chasubles, quatre

de l'évêque Jean de Ploeuc (1442-1453) et sont donc datables de son épiscopat. Il s'agit d'anges portant des phylactères sur lesquels sont inscrits des passages des psaumes qui étaient récités au cours de l'année liturgique mais aussi des citations bibliques relatives à la louange et au chant, à portée eucharistique ou identifiant l'église avec la Jérusalem Céleste⁶⁹ (fig. 25)

Ainsi figurés, les anges, êtres liturges⁷⁰ par excellence, associaient leurs louanges à celles des chanoines⁷¹ et à celles de la psalette de la cathédrale fondée d'ailleurs par Jean de Ploeuc en 1443⁷². Est-ce également en rapport avec la musique liturgique que le mur gouttereau est régulièrement percé, à hauteur de la clairevoie, d'une ouverture trilobée ? Celle-ci était-elle prévue pour qu'un chanteur prenne place derrière⁷³ (fig. 26) ?

Si le décor des parties hautes évoque les sphères célestes, les stalles et leurs miséricordes nous offrent une vision beaucoup plus terre à terre du monde. Elles ont été privées de leurs dais en 1648-1649⁷⁴ mais gardent l'essentiel de leurs images d'origine. Cet ensemble est

tuniques, cinq étoiles, six manipules, un devant d'autel de damas blanc avec franges en soie blanche, deux rideaux de taffetas blanc pour les côtés du grand autel, un devant d'autel et quatre rideaux de damas rouge. [...] Christophe du Chastel fera don d'un calice d'argent doré et d'un bénitier d'argent » etc. MINOIS, Georges, *L'évêché de Tréguier au xv^e siècle*, dactyl., thèse de doctorat, André CHEDEVILLE (dir.), Université de Rennes 2, 1975, p. 343 sq.

69. Citons : « *Et verbum caro fecit* » tiré du prologue de l'Évangile de Jean, « *Laudate dominum in sanctis ejus* », tiré du psaume 150, « *Psallite Deo nostro* » tiré du psaume 46, « *Confitebor in cithara Domine* » tiré du psaume 150, « *Hymnum cantemus Domino* » tiré du chapitre 16 du livre de Judith.

70. Aucune source connue dans le cas de Tréguier n'offre la certitude de la preuve. Notons toutefois que la présence de sculptures ou de peintures d'anges est fréquente sur les voûtes dès le xii^e siècle en Occident. Citons, sans désir d'exhaustivité, le déambulatoire de la cathédrale de Noyon, la chapelle orientale du bras sud du transept de la cathédrale de Soissons, les peintures du chœur de l'abbaye Saint-Michel-en-Thiérache ou la chapelle axiale de la cathédrale du Mans.

71. Le lien entre des peintures murales représentées sur des voûtes et les processions liturgiques a été clairement mis en évidence dans le cas de la cathédrale de Salisbury par REEVE, Matthew M., TURNER, Olivia, « Mapping Space, mapping Time, the thirteenth Vault Paintings at Salisbury Cathedral », *The Antiquaries Journal*, 85, 2005.

72. Voir dans ce volume l'article d'Hervé Le Goff.

73. L'adaptation de l'architecture à la réception, dans ses parties hautes, d'un ensemble de chanteurs, a déjà été avancée ou démontrée par un certain nombre de chercheurs. Les tribunes de la cathédrale de Noyon auraient ainsi accueilli les *pueri* du chapitre. Les ogives de ces espaces sont ornées de têtes chantantes. Des choristes auraient pris place dans les façades de la cathédrale de Wells au milieu des sculptures d'anges au moment de la fête des Rameaux. Ils apparaissent à travers des *oculi* ou des quadrilobes. Les enfants de chœur montaient également dans la façade de la cathédrale de Soissons comme le révèle le rituel de Nivelon de Quierzy. Pour Noyon : DAUSSY, Stéphanie, « L'aménagement liturgique du chevet de la cathédrale de Noyon », *Viator*, vol. 42, 2011, p. 169-204, pour Wells et Salisbury : BLUM, Pamela, « Liturgical Influences on the Design of the West Front at Wells and Salisbury », *Gesta*, vol. 25-1, 1986, p. 145-150, pour Soissons : SANDRON, Dany, *La cathédrale de Soissons, architecture du pouvoir*, Paris, Picard, 1996, p. 114-116.

74. BRETEAU, Viviane, « Gérard Dru et Tugdual Kergus, deux menuisiers de la cathédrale de Tréguier », dans *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne...*, op. cit., p. 141.

admirablement connu grâce au contrat passé en 1509 entre le chapitre et deux huchiers Gérard Dru et Tugdual Kerdus. Après un retard conséquent, les chanoines peuvent en disposer en 1512⁷⁵. Les miracles de saint Tugdual ou sainte Marguerite s'étalent sur les jouées potentiellement visibles en dépit du jubé. Les thèmes profanes font quant à eux la part belle aux figures grimaçantes et irrévérencieuses⁷⁶ qui trouvaient naturellement place sous le séant des chanoines. L'identification des scènes et des personnages est des plus compliquées et le contrat de 1509 n'évoque que des *grymasses*. Cette dernière commande achève l'histoire artistique de la cathédrale de Tréguier à l'époque médiévale. La reconstruction compte pourtant des espaces souvent négligés.

Le transept de la cathédrale de Tréguier, un espace à découvrir

Le chevet terminé, les travaux de construction de la cathédrale se tournent vers le transept. Cet espace, coïncé entre trois structures déjà existantes, semble entièrement inféodé à celles-ci. Sa largeur et sa longueur dépendent en grande partie de l'emplacement et de la physionomie de la tour Hastings (fig. 1 et 3), sa hauteur s'adapte à celle du chevet et de la nef. Les élévations orientales reprennent les proportions du chevet (fig. 27). La modénature elle-même suit les atours des autres vaisseaux. Ainsi, les puissantes piles de croisée sont semblables aux supports du chevet. Remarquablement épaisses, elles ont imposé de rogner la septième travée de la nef mais elles sont, pour le reste, en harmonie avec le projet antérieur. Les balustrades des triforiums reprennent celles du chevet. Ajoutons à cela la multiplication des dates permettant de circonscrire en apparence son érection à la période 1404-1434, tous les éléments étaient réunis pour que ce vaisseau suscite le dédain des archéologues. Et pourtant !

Le porche des cloches, au sud, érigé entre 1430 et 1434, est simplement accolé à la tour sud, dont le couronnement est pourtant achevé en 1432⁷⁷. Cette même tour n'est pas alignée avec les deux travées adjacentes desquelles elle est séparée par un coup de sabre au moins dans ses parties hautes. À l'extérieur, les vestiges d'une rainure et d'un solin fiché dans les maçonneries du mur ouest du bras sud montrent que celui-ci avait été projeté suivant un parti différent qui reste à déterminer (fig. 28 et 29). À l'est, les chapelles orientées, ouvertes directement sur les bras, rappellent plus des dispositions architecturales d'époque romane que les agencements gothiques courants⁷⁸. Cet espace est donc lui aussi complexe ; son histoire reste à écrire.

75. *Id.*, *ibid.*, p. 141-145.

76. Le programme de recherches consacré aux stalles de Bretagne, lancé par l'Inventaire, identifie l'une des figures à un sodomite. <http://patrimoine.region-bretagne.fr>.

77. Ce porche a été endommagé et restauré en 1470. L'étude pétrographique réalisée par Louis Chauris montre que cette campagne a été superficielle. CHAURIS, Louis, « Un écrin pour un tombeau... », art. cit., p. 100.

78. C'est la raison pour laquelle tant Raymond Cornon que Philippe Bonnet et Jean-Jacques Rioult ont pu supposer que ces chapelles gothiques venaient en lieu et place de structures romanes. CORNON, Raymond, « La cathédrale de Tréguier... » art. cit., p. 110 ; BONNET, Philippe, RIOULT, Jean-Jacques, *Bretagne gothique...*, *op. cit.*, p. 446.



Figure 27 – Tréguier, cathédrale, élévation orientale du bras nord du transept (cl. A. Ybert)



Figure 28 – Tréguier, cathédrale, élévation occidentale du bras sud du transept et de la tour des cloches (cl. A. Ybert)

Conclusion

La cathédrale est le véritable miroir des misères et des fastes de l'histoire médiévale du diocèse de Tréguier. Ses parties les plus anciennes sont peut-être contemporaines de la création de l'évêché, sa nef témoigne des ambitions de son clergé au milieu du XIII^e siècle, et le chantier de la fin de la première moitié du XIV^e siècle dépend directement du culte d'Yves Helory, l'un des saints alors les plus populaires de Bretagne⁷⁹. La modestie de sa façade et ses entrées tournées vers le sud s'expliquent par l'organisation de la ville. La nef toute entière est pensée pour garantir l'accueil, quatre fois par an, d'un grand pèlerinage. À l'est, le chevet reprend les lignes des vaisseaux occidentaux, adopte librement des formes répandues en Bretagne et en Angleterre et les met au

79. TANGUY, Bernard, « Les lieux de culte de saint Yves en Bretagne », dans CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint Yves et les Bretons...*, *op. cit.*, p. 125-140.



Figure 29 – Tréguier, cathédrale, mur occidental du bras sud traces de solin (cl. A. Ybert)

service de la vie liturgique de son chapitre ainsi que le proclame son décor. Coincé entre ces vaisseaux, le transept porte certainement les stigmates, à travers la présence de ses chapelles orientées et de sa tour sud, de ce que furent les grandes dispositions de la cathédrale romane.

À cet égard, l'ensemble des indices récoltés dans ou à proximité de la tour Hastings, inviterait hardiment à supposer que le transept du XII^e siècle possédait un premier niveau d'élévation de même hauteur que l'arcature externe des grandes arcades de la tour (fig. 11), que la série d'arcatures aveugles devait se prolonger au-dessus sur l'étendue du bras (fig. 3). Le passage de la salle médiane aurait pu ouvrir vers une claire-voie au pied de fenêtres hautes tassées sous une toiture peu élevée

(fig. 6c). Les hypothèses succédant aux hypothèses, on restituerait un transept bas et saillant muni d'absidioles et on disserterait sur les possibles migrations d'influences ottoniennes dans la région à l'instar de celles bien établies pour la Normandie⁸⁰. Cela serait oublier qu'en l'absence d'une chronologie relative dûment établie pour la tour Hastings, les vestiges à l'origine de cette reconstitution pourraient ne pas être contemporains et tant de suppositions seraient alors balayées comme château de cartes.

En dépit des avancées significatives qu'a permis la multiplication récente des publications, consacrées pour l'essentiel à la nef, la cathédrale de Tréguier reste dans l'attente d'une véritable monographie fondée sur une étude et des investigations archéologiques qui seules traduiront en certitudes ce qui demeure intuitions et déductions.

Arnaud YBERT
maître de conférences, Université de Bretagne occidentale

80. HEITZ, Carol, « Influences carolingiennes et ottoniennes dans l'architecture religieuse normande », dans Maylis BAYLÉ (dir.), *L'architecture normande au Moyen Âge*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 37-48.

